

Les enjeux du pardon

[Nous sommes en vacances et, ce matin là, mon amie Houdji est venue voir où j'en suis de ma statue. Quelque temps avant, elle m'a en effet demandé de créer pour elle en argile une tête imaginaire d'Eric Berne, le père de l'Analyse Transactionnelle. A partir d'une photo ancienne et en arrangeant considérablement la réalité, j'ai modelé une tête.

Houdji est thérapeute.

Je lui demande si elle accepterait de « m'interviewer » sur le pardon, à partir du texte de Martha. Elle prend le récit, le lit, et me retrouve en fin d'après-midi.]

Quand as-tu écrit l'histoire de Martha ?

À la fin des années 1980, à partir du témoignage recueilli par des amis qui connaissaient la mère de l'une des deux jeunes femmes d'Action directe¹, je ne sais plus laquelle. Te souviens-tu d'Action directe ?

Vaguement. Je suis belge...

C'est un mouvement français d'extrême gauche qui a défrayé la chronique dans les années 1980 en assassinant des personnalités, notamment le général Audran et Georges Besse, le PDG de Renault. Les militants de ce mouvement étaient peu nombreux. Ils ont été capturés après une longue traque policière, puis jugés et condamnés à la perpétuité. L'un d'entre eux est mort en prison, d'autres se sont vus récemment refuser leur libération conditionnelle.

Revenons à l'origine de l'histoire de Martha. J'avais appris que, régulièrement, cette maman allait rendre visite à sa fille prisonnière. Je pensais qu'elle n'était pas seulement enfermée derrière des barreaux de fer, mais aussi dans les effroyables certitudes qui l'avaient conduite à tuer des êtres humains. L'histoire de cet amour maternel m'avait bouleversé. La mère allait rendre visite à sa fille, malgré la haine et l'incompréhension de la société. J'avais trouvé cette histoire très belle et j'avais aimé l'amour de cette mère pour sa fille.

Elle-même avait-elle honte pour sa fille ? Je ne sais pas, la seule chose que je veux savoir est qu'elle allait voir sa fille en prison. Je m'étais interrogé : comment pardonner à des gens qui, froidement, en viennent à assassiner ? Alors, j'ai écrit ce texte que j'ai assez largement diffusé depuis avec les moyens du bord, c'est à dire sur Internet. Généralement, le personnage de Martha plaît aux lecteurs. C'est quelqu'un de rigide, et le contraste étonne. Martha n'est pas une figure classique de pardon bienveillant.

Le pardon est-il un thème qui te touche particulièrement ?

Il est l'une des réponses possibles à un phénomène universel et inhérent à la condition humaine : les offenses dont nous sommes victimes comme les offenses dont nous sommes les auteurs. C'est toujours et tout le temps. Un voisin se gare sur ton bateau, un homme t'insulte, un bourreau torture. Ou bien tu marches sur le pied d'un voyageur dans le métro, tu dis une parole maladroite à un enfant, tu ignores le pauvre et le misérable etc. Et déjà, il faudrait faire des distinctions entre les offenses, établir des classes : l'offense faite avec intention et l'offense involontaire, l'offense réparable et l'offense irréparable...

¹ Joëlle Aubron et Nathalie Ménigon.

Mon propos dans notre dialogue n'est pas de faire un cours sur l'offense et le pardon, il existe de nombreux ouvrages fort bien écrits sur le sujet. J'aimerais simplement indiquer quelques pistes qui m'ont aidé à me libérer du poids des offenses et, si nous pouvions, par notre dialogue, aider d'autres personnes à se libérer elles aussi, nous n'aurions pas perdu l'heure que nous allons passer ensemble.

Le pardon est l'une des réponses aux offenses. Il y en a au moins une autre : la vengeance. Un dicton prétend que « celui qui se venge doit creuser deux tombes », celle de l'autre et la sienne. C'est assez vrai.

Comment définis-tu le pardon ?

Par une formule assez simple trouvée au début des années 1990, en allant prier dans une église près d'Arcachon. Il y avait là une feuille volante comme les catholiques en laissent parfois à l'entrée des églises et qui recèlent souvent de grands trésors. La formule est la suivante : « *Briser la dette et effacer l'oubli* ».

J'ai médité cette formule pendant des années, tellement elle me paraissait simple, lumineuse... et en même temps extrêmement difficile à appliquer ! Mon propos n'est pas de rationaliser le concept comme le ferait un psychologue ou un théologien, mais de témoigner que, si le pardon est « contre nature », il est pourtant possible. Je sais aussi que parfois c'est long, très long, de pardonner....

Je reste émerveillé du pardon dont sont capables les êtres humains. C'est à la fois tellement évident qu'il faut pardonner, et c'est pourtant tellement à rebours de la nature humaine !

L'un des plus beaux pardons que je connaisse est celui de la France et de l'Allemagne magnifié par le geste commun de Kohl et Mitterrand main dans la main devant l'ossuaire de Douaumont. Cela a effectivement brisé la « dette » entre les deux pays. Ils ont renoncé à tout contentieux, ne se doivent plus rien. Mais pour autant, aucun des deux pays n'oublie ce qui s'est passé. Chacun reste vigilant pour ne pas réveiller les démons qui ont poussé les Français et Allemands de l'époque à s'entre-tuer.

*Je sens dans le texte de **Martha** l'évolution du personnage principal : sa fille. Il y a d'abord son étonnement de ne pas être jugée par sa mère, puis l'hésitation à pardonner et enfin l'incompréhension du refus de pardonner. En toile de fond, il y a aussi de sa part une revendication égocentrique assez universelle : « Tu dois m'aimer ».*

Tu es thérapeute et connais bien l'origine de cette dernière revendication. C'est un résidu des étapes normales de l'enfance, lorsque l'enfant en est encore au stade de la toute-puissance. Normalement, à l'âge adulte, nous avons renoncé à cette exigence, mais lequel ou laquelle d'entre nous, lorsqu'il souffre ou a « vraiment » besoin de quelque chose, n'y a pas encore recours en son for intérieur ? Dans le cas de la fille de Martha, c'est la revendication du « droit à l'amour ». Le thérapeute Alain Crespelle avait résumé de façon saisissante cette attitude enfantine, que l'on retrouve parfois à l'âge adulte : « J'en ai besoin, donc j'y ai droit ».

Est-ce que, pour la fille de Martha, c'est l'amour qu'elle n'a jamais eu ?

Peut-être... Je ne me suis pas posé la question. On peut effectivement imaginer que sa mère ne l'a pas aimée, ou pas assez. Ce serait l'hypothèse des psychologies humanistes qui estiment que les problèmes de l'âge adulte proviennent forcément de manques et de blessures dans l'enfance.

Au début de l'histoire, tu indiques que la fille de Martha est « fascinée par la beauté du mal ». De quelle beauté s'agit-il ?

La formule est paradoxale. Comment en effet imaginer que le mal, ce qui fait souffrir, puisse avoir une « beauté » ?

Pour peu que le mal soit fait avec intelligence, pour peu qu'il soit bien raconté ou décrit de façon esthétique, on peut ressentir à son égard une sorte de fascination lucide et consciente. En 2006, le prix Goncourt a ainsi été attribué aux *Bienveillantes*, le livre dans lequel un narrateur nazi raconte en long et en large le massacre généralisé des juifs de Russie en 1942, puis ce qu'il a fait dans les camps d'extermination. Si on interrogeait les jurés du Goncourt un à un, ils condamneraient très certainement les horreurs qui sont racontées dans le livre mais cela ne les empêcherait pas de louer l'œuvre. Ils se justifieraient en disant : « C'est bien écrit ». On trouve la même tendance dans un certain courant de l'art contemporain qui encense des œuvres morbides ou malsaines. Cette fascination pour le mal est très actuelle, très « tendance » et est accompagnée de discours justificatifs. C'est comme si notre société avait régressé au stade d'une curiosité infantile ou adolescente qui a le goût de la transgression dangereuse. Comme si on voulait refaire ce que fait un ado qui s'approche d'un bidon plein d'essence avec une flamme et se dit : « Tiens, ça devrait être intéressant de regarder ce qui se passe ». Et le bidon explose. Ou un adulte qui se dit : « Tiens, ça devrait être intéressant de rouler à 120 km/h sur une route de montagne », et la voiture part dans le précipice.

« Jusqu'ou aller ? » Les jeunes gens d'Action directe avaient une justification politique mais pour la fille de Martha, c'est essentiellement la curiosité qui la motive, un peu comme les jeunes gens d'*Orange mécanique* qui exercent sans raison la violence gratuite, simplement par curiosité, pour savoir ce qui se passe quand on franchit les limites.

La tentation de dépasser les limites est universelle et ne concerne pas que les cas pathologiques. Le bon côté, c'est découvrir de nouveaux territoires. Le côté inacceptable, c'est la « mise sur le marché » de comportements et techniques qui peuvent conduire à de grandes souffrances. Je mets l'expression « mise sur le marché » entre guillemets à cause d'un propos d'Albert Jacquard à qui l'on demandait quand se produirait le premier clonage humain. « Quand il y aura un marché », a-t-il répondu. Je me souviens aussi qu'après le lancement de la première bombe atomique le 6 août 1944, Einstein a dit : « Il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas inventer ».

Les chercheurs connaissent cette curiosité, comme les artistes, comme les enfants qui font des bêtises sans vraiment savoir à quel point les conséquences sont parfois dramatiquement dangereuses.

Au niveau littéraire, la fascination du mal est très bien décrite dans un conte de Flaubert intitulé *La légende de St Julien l'hospitalier*. L'histoire se passe au moyen-âge. Julien est un fils de seigneur fasciné par la chasse qui lui fait éprouver une sorte de jouissance morbide. Un jour, il se trouve à l'entrée d'un cirque montagnoux dans lequel un troupeau de cerfs et de biche est pris au piège. Il commence à tirer avec son arbalète, c'est un carnage qui le remplit de volupté.

Revenons au pardon. As-tu du mal à pardonner ?

Oui, je suis de tempérament plutôt rancunier, surtout lorsque l'autre refuse de reconnaître qu'il m'a fait souffrir. Je suis étonné à cet égard que certaines personnes puissent endurer des souffrances sans éprouver de ressentiment apparent ou au moins

sans l'envie de se venger. Pour ma part, je dois mettre une énergie considérable pour ne pas le faire. J'ai été très frappé du témoignage de Wladyslaw Szpilman, le « pianiste » juif qui a survécu de façon miraculeuse à Varsovie entre 1939 et 1945. Cet homme avait vécu l'horreur du ghetto mais, tel qu'il le raconte, il semble ne pas en avoir gardé rancune. Il est pour moi une merveilleuse exception d'humanité, une exception qui nous invite à être nous aussi exceptionnels.

Venons-en maintenant à la première partie de ton récit. La fille de Martha prend conscience du mal dont elle a été la cause et retourne la violence contre elle-même. Un psychologue émettrait l'hypothèse que cette haine de soi est l'enjeu psychique fondamental, comme si la fille n'en arrivait aux pires horreurs que pour tester si sa mère continue à l'aimer.

Il faudrait pour cela que la fille explore ses motivations profondes. L'histoire ne dit rien là-dessus, mais décrit le grand problème de tous les offenseurs qui se décident finalement à demander pardon. Est-ce que l'offensé va entendre cette demande ? Est-ce qu'il va accorder ou bien va-t-il se venger en le refusant ?

Certains offenseurs craignent tellement ce refus qu'ils n'osent pas demander pardon de ce fait. Ils refusent même de voir en face la réalité de l'offense. Ils sont sourds et aveugles, nient l'évidence. Pour les offensés, c'est une souffrance supplémentaire et on l'a bien vu au moment des procès de Barbie et Papon, lorsque ceux-ci non pas manifesté le moindre regret. C'est insupportable. À un degré moindre, c'est comme si nous mettions notre coude dans les côtes d'un voyageur dans le métro, que celui-ci nous dise : « Oh ! Vous m'avez fait mal » et que nous répondions : « Pas du tout. Vous n'allez pas me dire tout de même que je vous ai fait mal ! » Fureur du voyageur...

La seconde étape de ton récit, c'est l'incompréhension de la fille de Martha après avoir demandé pardon.

Souvent, les offenseurs qui demandent pardon ne comprennent pas que le pardon ne suive pas automatiquement. Ils ont pourtant fait un chemin difficile. Et voilà que l'autre refuse de pardonner. Que faire avec ce refus ? Là encore, nous avons tendance nous inventer des droits : « Puisque je lui ai demandé pardon, il doit me pardonner. »

Pourquoi certaines personnes ne pardonnent-elles pas à la fille ? Dans ton texte, Martha dit : « Tu avais le pouvoir de faire le bien comme le mal » et c'est aussi ta conclusion : « La souffrance ne donne aucun droit. L'amour est libre »

[Silence...]

Est-ce que ce texte correspond pour toi à une expérience personnelle importante ?

Oui. J'ai souffert de personnes qui étaient capables d'exercer une vengeance tenace et froide. Comment leur pardonner ? Lorsque l'autre m'offense sur un coup de tête, je peux comprendre. Mais quand l'offense est longue et implacable, on reste les yeux écarquillés, on se dit : « ne c'est pas possible ! Il doit bien se rendre compte qu'il fait souffrir. Pourquoi n'a-t-il aucune pitié ? »

Je me suis aussi parfois trouvé face à des personnalités perverses et la difficulté du pardon est alors multipliée par dix car le pervers est quelqu'un qui non seulement jouit de la souffrance de l'autre – cela, c'est la cruauté – mais il ne jouit qu'en cette occasion. Pour avoir son plaisir, il faut que l'autre souffre.

Que se passe-t-il pour la victime du pervers qui finit par se rendre compte du mal qu'elle subit ? Dans la démarche de pardon dont je viens de te parler, la victime irait

affronter le pervers et lui dirait : « Vous m'avez profondément blessé. Je voudrais vous pardonner mais pour cela, il faudrait que vous reconnaissiez que vous m'avez fait du mal ». Or, avec le pervers, les choses ne *doivent* pas se passer de cette façon parce que c'est justement *la souffrance ressentie par la victime* qui est le fondement de la jouissance du pervers.

Donc, la demande de pardon accroît le mal ! D'une certaine façon, la démarche de pardon devient impossible. Pour la victime, il va falloir pardonner sur un autre registre.

Que faire ?

Mon expérience personnelle, c'est qu'il est plus facile de s'en sortir en distinguant trois niveaux : le concret, le psychologique et le spirituel.

Au niveau **concret**, chaque fois que c'est possible, il faut quitter le pervers. Partir, aller loger ailleurs, divorcer, démissionner etc. C'est parfois une décision dramatique mais la santé et parfois la survie sont à ce prix.

Au niveau **psychologique** – et c'est au moins aussi difficile – il s'agit de rompre le lien « dans la tête ». Les spécialistes qui ont étudié le « syndrome de Stockholm² » savent à quel point c'est dur et comment les victimes ont tendance à rester psychologiquement attachées à leurs bourreaux. D'expérience, ici, l'égoïsme aide. Il s'agit pour la victime de comprendre que l'offenseur frappe non seulement au moment de l'offense mais deux fois, trois fois, de multiples fois, chaque fois que la victime se souvient du mal subi. Car les minutes passées à se souvenir de la souffrance deviennent à leur tour de la souffrance.

La démarche « égoïste » consiste à se libérer de cette offense qui est renouvelée à de multiples reprises. Pour que cela « marche », il ne faut surtout pas prendre en compte la dimension morale du pardon, ce qui est assez difficile pour les chrétiens qui ont tendance à sauter l'étape psychologique du juste ressentiment. Ils veulent pardonner trop vite, sans même affronter l'offenseur, en utilisant des prétextes du genre : « Je pardonne dans mon cœur », ou bien : « Il ne s'est pas rendu compte de ce qu'il a fait... » etc.

La démarche **spirituelle** ... est spirituelle ! Elle procède d'une volonté de « rester avec Dieu quoi qu'il arrive », dans les offenses que l'on subit comme dans celles que l'on fait.

A vrai dire, je n'ai pas envie d'intellectualiser pour toi cette troisième dimension du pardon. Elle est intimement liée à mon identité chrétienne et ma pratique plus qu'à une réflexion théologique. C'est finalement assez simple : j'ai reçu du Christ, via des générations successives de croyants, le « commandement » simple de pardonner. Je te précise à ce sujet que les « commandements » du Christ ne sont pas pour moi des ordres mais des garde-fous. C'est-à-dire que si on marche en dehors des clous, si on ne respecte pas ces « commandements », on ne trouve pas non plus la vraie joie qui est le but et le fruit de la démarche chrétienne.

Donc, j'obéis et je tente de pardonner. C'est une *volonté*. Je ne sais pas si je pardonne vraiment, d'ailleurs. Ce que je sais, c'est que j'ai résolu une fois pour toutes il y a de nombreuses années de ne plus jamais me venger. C'est au moins ça.

Pardonner, c'est souvent inhumain comme attitude, impossible, c'est trop dur, c'est impossible. Il faudrait être Dieu pour pardonner ! Seule une *toute-puissance amoureuse* le peut et cette caractéristique du Dieu du Christ correspond bien à ce que j'ai compris de sa nature : un être non pas « tout-puissant », mais à « *l'amour tout-puissant*. »

Au fil des semaines, des mois et des années, lorsqu'on ressasse et rumine les blessures, on comprend peu à peu conscience de notre impossibilité humaine à distinguer le bien du

² Le syndrome de Stockholm désigne la propension des otages qui partagent longtemps la vie de leurs geôliers à développer une sympathie à leur égard.

mal. Ce qui se passe dans le cœur d'un offenseur est tellement complexe ! Une seule certitude demeure : la réalité de l'offense. Mais au niveau des intentions qui ont conduit à l'offense... Qui peut juger du cœur d'un être humain et de ses intentions profondes ? La théologienne protestante Lytta Basset a très bien expliqué cela dans son livre *Moi je ne juge personne*.

La volonté spirituelle de pardon a un fruit inattendu : elle permet (un peu) de « devenir soi-même Dieu » en acceptant qu'une partie de soi-même devienne *toute-puissance amoureuse divine* capable de pardonner. On reste stupéfait, vaguement incrédule. Devenir Dieu capable de tout pardonner ! On ne se savait pas capable de cela. Mais un jour, le pardon est bien là et avec lui la vraie joie, la libération et le soulagement parce que, enfin, l'offense ne nous em... plus.

Est-ce que ce pardon spirituel conduit aux grandes retrouvailles, aux embrassades et aux effusions avec l'offenseur ? Je ne le pense pas, à cause de la formule du pardon que je t'ai citée au début de notre entretien : « *Briser la dette et effacer l'oubli* ». Elle permet de retrouver l'offenseur, si celui-ci en a toutefois le désir, mais pas de le retrouver n'importe comment. Dans son livre *Jean de Florette*, Pagnol raconte ainsi les grandes retrouvailles des deux villages ennemis, les Aubades et Crespin, à l'occasion d'un mariage. Tout le monde s'embrasse, s'excuse. Ils ont été stupides, mauvais. Mais, le vin aidant, les villageois ne font plus attention. Une première parole maladroite est dite, suivie d'une réplique offensante... Et la guerre reprend, réalimentée par le souvenir des nouvelles offenses du repas. *Effacer l'oubli*, c'est garder en tête les faiblesses humaines qui ont conduit aux offenses, rester vigilant au mal qui peut se reproduire. Ainsi, dire qu'il n'y aura plus jamais de guerre entre la France et l'Allemagne, c'est se montrer bien présomptueux. Je crois qu'il y a de bonnes chances que cela ne se reproduise plus jamais mais ce n'est pas à cause de Kohl et Mitterrand à Douaumont, c'est à cause de la vigilance des deux peuples.

Qu'est-ce qui est pour toi le plus difficile à pardonner ?

C'est la bêtise et j'ai à ce propos un proverbe et un cri. Le proverbe est allemand : « *Gegen die Dummheit kämpfen die Götter selbst vergebens* » ce qui signifie : « Contre la bêtise les dieux eux-mêmes combattent en vain ».

Le cri est celui du Christ sur la croix : « Pardonne leur parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font ».

Mais ce que j'ai eu le plus de mal à pardonner, tu vas sourire, c'est me pardonner à moi-même mes erreurs, mes offenses et mes maladresses qui ont pu blesser autrui, le provoquer, le conduire au mal. Dans un ancien texte écrit en 1987, la *Cathédrale de Strasbourg*, j'écrivais :

[« Ce qui m'effraie ... ce sont mes lourdeurs. Chacune de mes journées apporte avec elle son contingent de maladresses, de manques. Je me sens lourd de tout ce que j'aurais pu faire pour grandir et que je n'ai pas fait, de tout ce que j'aurais pu recevoir de bon des autres et que je n'ai pas accepté, de tout ce que j'aurais pu donner à l'autre et que j'ai gardé ».]

Me pardonner les moments dans lesquels j'ai vraiment eu envie de faire du mal et l'ai fait – les rares fois dans ma vie où j'ai eu « la haine », au sens fort du terme.

Que voudrais-tu dire en finale sur le pardon ?

Que c'est un commandement spirituel. Il n'y a pas à discuter ni à finasser pour savoir si dans tel cas on doit pardonner et dans tel autre on ne peut pas parce que c'est trop horrible ou trop douloureux. On pardonne, c'est tout. Et on pardonne tout. Je voudrais aussi dire que, d'expérience, c'est un très long chemin rempli de révoltes, d'incompréhensions, de souffrances parfois ravivées. Mais c'est la seule issue parce qu'au bout, il y a la vraie joie.

François Delivré
Août 2005